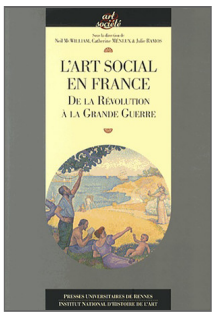

Neil McWilliam, Catherine Méneux et Julie Ramos (dir.)
Catherine Fraixe, Estelle Thibault, Bertrand Tillier et Pierre Vaisse (éd.)

L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre
Anthologie de textes sources

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

François Boissy D'Anglas, *Essai sur les fêtes nationales...*, 1794

DOI : 10.4000/books.inha.6196
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Hors collection
EAN électronique : 9782917902868

OpenEdition Books
http://books.openedition.org

Référence électronique
François Boissy D'Anglas, Essai sur les fêtes nationales..., 1794 In : *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre : Anthologie de textes sources* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/6196>. ISBN : 9782917902868. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.6196.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

François Boissy D'Anglas, *Essai sur les fêtes nationales...*, 1794

Introduction par Julie Ramos

L'essai sur les fêtes nationales adressé à la Convention par l'avocat et homme de lettres François Boissy d'Anglas (1756-1826), constitue le complément de ses *Quelques idées sur les arts, sur la nécessité de les encourager, sur les institutions qui peuvent en assurer le perfectionnement et sur divers établissements nécessaires à l'enseignement* publiées le 13 février précédent. Cet opuscule avait rendu célèbre ce député du Tiers Etat aux Etats généraux car il avait été rapidement mentionné dans le *Journal des débats et des décrets* et le journal de Détournelle, *Aux armes et aux arts*, ainsi que longuement commenté dans le *Mercure français*. Sa réédition intégrale à la suite de l'*Essai sur les fêtes nationales* en marque l'importance, encore attestée par sa diffusion dans les milieux politiques et artistiques, tout en en constituant, comme l'auteur le précise dans le présent extrait, le préalable. On y retrouve la référence antique, la « solidarité, voire la consubstantialité de la liberté et de la culture » (POMMIER 1991, p. 159) et l'affirmation de la France comme « République universelle », selon l'expression de ses *Courtes Observations... sur le dernier degré d'instruction* (28 germinal an II, p. 15). Cependant, l'auteur entrevoit les difficultés de réforme d'une société encore empreinte des habitudes de l'Ancien Régime. Ses préconisations reposent sur l'établissement d'institutions capables de pérenniser l'œuvre de la Révolution. Outre le musée, la bibliothèque et l'« Institut national » chargés de conserver, valoriser, enrichir, transmettre et encourager les arts, les fêtes publiques constituent un maillon essentiel en ce qu'elles permettent au peuple de participer à l'édification d'une société nouvelle. L'argumentaire se déploie d'une définition de l'« art social » encore restreinte, comme chez Condorcet, aux outils classiques de gouvernement, jusqu'à une conception de l'art rendu « social » par sa destination au plus grand nombre. C'est elle qui détermine l'usage de la sensibilité et du sentiment, ainsi que leur intensification par la réunion des arts au sein de la fête pensée comme culte républicain, une idée que Boissy d'Anglas rattache à la pensée de Jean-Jacques Rousseau qui avait lui aussi insisté sur le rôle moteur de la fête publique (MARTIN 2014). À l'heure où les œuvres pérennes tardent à être réalisées, les arts éphémères constituent « l'amorce d'une régénération artistique et morale globale de la cité » (Michel Rabreau, dans BORDES/MICHEL 1988, p. 239).

1. Charles Thévenin, *La Fête de la Fédération, le 14 juillet 1790, au Champ-de-Mars*

1790, huile sur toile, 127 x 183 cm, Paris, Musée Carnavalet.

***

François BOISSY D'ANGLAS, *Essai sur les fêtes nationales suivi de Quelques idées sur les arts ; et la nécessité de les encourager, adressé à la Convention nationale par Boissy d'Anglas*, Paris, De l'Imprimerie Polyglotte, 12 messidor an II [30 juin 1794].
Extraits p. 2-4, 9, 12, 16-18, 60-62, 71.

1 C'est une chose bien affligeante, sans doute, que l'on ne puisse arriver au perfectionnement de l'art social, et ne recueillir les plus heureux résultats de la civilisation et des lumières, qu'après avoir parcouru le cercle entier des erreurs de l'esprit humain, et traversé les abîmes les plus profonds de la barbarie et de l'ignorance. Il semble que l'homme ait été doué, dès sa création, de toute la perfection à laquelle il lui soit donné d'atteindre, et qu'il ait été condamné en même temps à s'en éloigner sans cesse, pour n'y revenir que par le secours tardif de l'expérience des siècles.

2 [...] il existe, il faut bien le dire, des considérations consolantes sur lesquelles l'âme peut se reposer avec quelques douceurs.

3 La nature a ajouté à tous ses bienfaits envers l'homme celui de lui avoir donné le sentiment et le désir de la perfection et du vrai bonheur, et d'avoir amené par ses combinaisons mêmes et par la succession des choses, des révolutions bienfaisantes qui, en détruisant toutes les institutions vicieuses créées par l'ignorance, par les préjugés et par l'abus des passions humaines, permettent de leur en substituer d'autres inspirées par la seule raison et conformes en tout aux vues simples de la nature : et, quand ces révolutions arrivent dans l'instant où les lumières portées à leur plus haut degré de

perfection ne sont pas encore ou ne sont plus obscurcies par les ténèbres de l'erreur, il en doit résulter la possibilité de rétablir l'homme dans la pureté primitive de son être, et de lui restituer les avantages naturels, qu'il s'est attaché à détruire.

4 Ce moment est celui où nous sommes.

5 [...] Mais parmi ces institutions dont l'ensemble, comme je l'ai dit, doit sinon former, du moins fixer le vrai caractère des peuples et en perpétuer la durée, il faut placer au premier rang, sans doute, les fêtes nationales et les jeux publics, qui lors même que l'on ne pourrait les considérer que comme le luxe des nations et la parure de la liberté, n'en devraient pas moins occuper une grande place dans des institutions créées pour elles ; mais qui, examinées sous leur véritable point de vue, doivent vous paraître le complément de ces mêmes institutions auxquelles elles se rattachent et se réunissent.

6 Rousseau, dont j'ai déjà parlé ; Rousseau, qu'on ne peut citer trop souvent, lorsqu'il s'agit de l'organisation des peuples et de l'épuration des mœurs ; Rousseau, qui a fait sur les habitudes morales et privées, la révolution que vous devez faire sur les habitudes politiques et nationales, n'a fait aimer ses préceptes et ses lois qu'en les revêtissant de tout ce qui peut agir sur l'âme et émouvoir le cœur ; et c'est ainsi qu'il a persuadé aux femmes l'accomplissement de tous les devoirs que la nature avait réclamés d'elles bien avant lui, et que d'autres écrivains leur avaient déjà prescrits comme lui ; mais avec moins de charmes, et conséquemment avec moins de succès.

7 Il faut en user de même avec les peuples ; car les peuples sont, comme les femmes, disposés à ne céder qu'à ceux qui les émeuvent, et qui leur plaisent.

8 C'est par l'émotion et par le plaisir qu'on peut les diriger le plus efficacement, et ces deux mobiles sont dans vos mains. Ils sont dans les institutions nationales, que vous êtes appelés à créer, et c'est à vous à les embellir de tout ce qui peut parler à l'âme par les sens, plaire à l'esprit en touchant le cœur, et donner de l'action et de la vie aux préceptes sacrés de la morale. Les institutions publiques doivent former la véritable éducation des peuples ; mais cette éducation ne peut être profitable, qu'autant qu'elles seront environnées de cérémonies et de fêtes, ou plutôt, qu'autant qu'elles ne seront elles-mêmes que des fêtes et des cérémonies.

9 [...] Les Jeux publics, ainsi que je l'ai dit ailleurs des arts, attachent, par les douces jouissances de l'esprit et du cœur, les hommes sensibles au sol qui les a vus naître, en même temps qu'ils les unissent de plus en plus les uns aux autres ; ils donnent ainsi plus de profondeur et d'activité à cet amour sacré de la patrie qui se compose de tant de sentiments divers, qui n'existe pas ou est comprimé sous le despotisme, mais qui est la première vertu des Républicains.

10 Ils offrent, par l'éclat qu'ils répandent sur les belles actions qu'ils consacrent, de justes sujets d'émulation, comme de glorieuses récompenses ; et, en unissant tous les citoyens par le sentiment de la reconnaissance due à ceux qui ont bien mérité de la Patrie, ils les unissent aussi par le désir d'imiter un jour ce qu'ils admirent.

11 Enfin, les Fêtes nationales mettent l'enseignement en action, et donnent, comme je l'ai déjà dit, du mouvement et de la vie aux préceptes sacrés de la morale : elles élèvent et agrandissent la carrière de l'imagination et de l'esprit : elles développent cet amour ardent des grandes choses,que la nature a placé dans le cœur de tous les hommes, mais qu'il faut arracher, par l'instruction, aux faux principes qui le changent et le dénaturent, et elles dirigent vers un but louable cet esprit d'imitation qui est trop souvent celui de la multitude ; elles parlent à l'âme le langage qu'elle entend le mieux,

celui des sensations et des images, et elles savent rassembler en un seul des mots de cette langue muette, et toutefois la plus expressive de toutes, ce qui, dans une élocution moins rapide, perdrait nécessairement tout son effet.

12 [...] Les Fêtes nationales s'appuient bientôt sur tout ce que l'habitude a de force ; elles parlent à l'âme par les souvenirs, et au cœur par le sentiment même des émotions qui ne sont plus ; elles s'embellissent des sensations qui leur sont étrangères, comme de celles qui leur sont propres, et s'associent à tout le charme des premières impressions, alors même que celles-ci se sont évanouies. Les plaisirs de l'enfance et de la jeunesse, les premières pensées de l'âme se réfléchissent pendant toute la vie sur les cérémonies publiques et sur les fêtes auxquelles elles se sont autrefois mêlées, et le cœur y jouit, à la fois, du passé comme du présent : ainsi les exemples qu'elles offrent, les préceptes qu'elles consacrent ne se reproduisent qu'environnés de ces mêmes impressions si douces et si puissantes, et semblent s'en approprier toute l'influence.

13 [...] Il faut, puisque les sciences et les arts doivent exister sur la terre, en fixer l'empire au milieu de nous ; il faut en généraliser les préceptes, en simplifier les résultats, en multiplier les jouissances et empêcher, en vous saisissant de l'enseignement, qu'il ne serve à propager de fausses lumières, ou, qu'en ne départissant les véritables qu'à un petit nombre d'hommes, plus opulents ou plus favorisés que d'autres, il ne rétablisse sur les ruines de toutes les inégalités, une inégalité plus réelle que toutes celles dont vous avez affranchi la terre.

14 Je n'en dirai pas davantage sur un point que j'ai déjà traité fort au long dans un écrit plus particulièrement appliqué à cet objet, et où j'ai, sinon démontré, du moins rappelé la nécessité d'encourager et de cultiver les arts, et d'appliquer leur magie enchanteresse à toutes les institutions nationales.

15 Les arts sont, en effet, la parure la plus brillante des cérémonies et des fêtes : mais ce n'est pas seulement pour les avoir envisagés sous ce point de vue, que j'ai réclamé pour eux, l'honneur d'embellir vos solennités républicaines.

16 J'ai voulu qu'ils fussent appliqués à toutes nos institutions, afin d'en épurer, s'il est permis de le dire ainsi, l'application et l'emploi.

17 J'ai voulu qu'ils fussent dans vos mains un moyen toujours renaissant de perfectionner et d'adoucir le caractère national, et de diriger suivant votre gré, vers la gloire de la nation, l'esprit public et les mœurs du peuple.

18 J'ai voulu, non seulement que les arts associés à l'influence de vos lois, ne pussent jamais conspirer contre la liberté, en amollissant les hommes libres ; mais encore qu'ils vous aidassent à en exciter et à en nourrir la passion.

19 Et vous, par vos fêtes publiques, vous compléterez l'éducation nationale : vous ferez pour la Nation française, ce qu'un sage instituteur fait pour son élève ; il fait tourner à son instruction jusqu'à ses jeux et à ses plaisirs, et en appliquant à l'amélioration de ses mœurs jusqu'aux passions de son âme, il sait trouver dans ce qui serait peut-être sans lui, la source de beaucoup de vices, celle de beaucoup de vertus.

20 [...] La réunion de tout un peuple, le concours de tous les arts pour en exprimer les sentiments, des chants, des hymnes et de beaux vers, voilà ce qui doit composer les fêtes, voilà ce qui les rend majestueuses et attendrissantes : des danses, des jeux et des exercices, voilà ce qui les embellit encore ; des discours sages et moraux, où l'éloquence et la philosophie s'unissent ; pour éclairer les hommes des représentations dramatiques, où l'émotion et le plaisir sont les compagnes de la vertu, voilà ce qui doit

les diriger vers un but utile et politique : mais bannissons-en, par la suite, tout ce qui peut en affaiblir la dignité, et en atténuer l'influence.

Lire le texte original

INDEX

Mots-clés : Éducation, Fêtes, Institutions, Jeux, Lumières, Peuple
Thèmes : Art et État, Art pour le peuple, Arts, Fêtes publiques